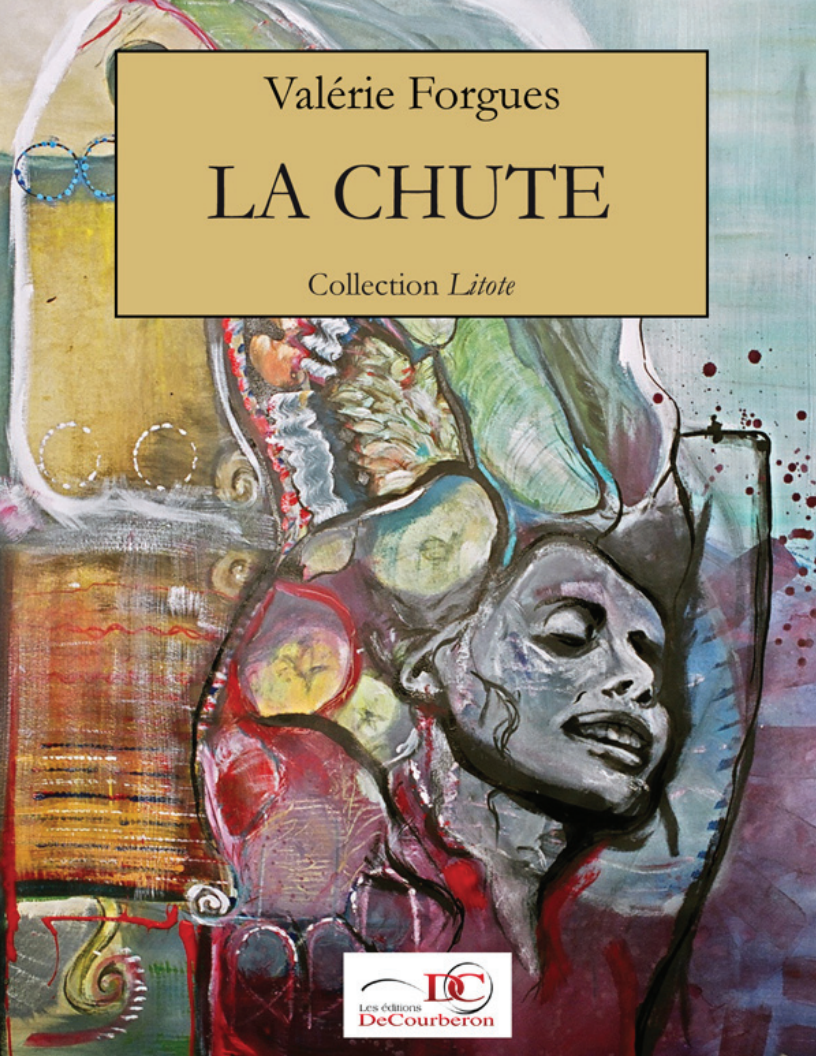




Valérie Forgues

LA CHUTE

Collection *Litote*

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

Toile en couverture : *Big Bang*, Isabelle Alain

ISBN 978-2-922930-52-8

© Éditions De Courberon, 2012.
Tous droits réservés pour tous pays.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

Valérie Forgues

La chute

De Courberon
Collection *Litote*

Chloé le regarda encore. Elle avait les yeux bleus. Elle agita la tête pour repousser en arrière ses cheveux frisés et brillants et appliqua, d'un geste ferme et déterminé, sa tempe sur la joue de Colin.

Il se fit un abondant silence à l'entour, et la majeure partie du reste du monde se mit à compter pour du beurre.

Boris Vian
L'écume des jours

- T’aimes les enfants ?
- J’haïs les enfants ! Mais avec toi,
j’en ferais deux cents !
- Je suis enceinte.

Ils refont l’amour.

Hubert pose le journal sur la table de la cuisine, l'ouvre à la page des arts visuels. Les critiques de l'exposition de Sara sont élogieuses. Tous les tableaux ont trouvé preneur et la peintre est attendue à New York dans quelques mois. C'est un phénomène assez rare à Québec, spécialement pour une artiste aussi jeune. Hubert lit un passage à Sara. Elle sourit. Elle est aux anges pendant deux minutes.

– Il ne reste plus une goutte de lait !
rage-t-elle.

- Tu veux que j’y aille, mon cœur ?
- Laisse, j’ai envie de marcher !

Elle enfle son manteau, attache les boutons avec difficulté sur son ventre rond. Elle tire un peu fort et un bouton lui reste entre les doigts. Soupir.

Il n’y en a plus pour très longtemps... quelques semaines, peut-être même quelques jours.

Le bébé bouge beaucoup ces derniers temps. Cela rend Sara heureuse, mais aussi nerveuse. Elle enroule son écharpe autour de son cou, prend ses gants en vitesse, en échappe

un par terre. Soupire à nouveau en se penchant pour le ramasser. Les coups de pieds de bébé l'énervent, tout comme ses cheveux trop longs qui lui tombent sans cesse devant les yeux.

— Je reviens dans deux minutes !
lance-t-elle du haut de l'escalier avant de claquer la porte.

Elle n'entend pas Hubert lui crier qu'il l'adore. Elle se tourne pour descendre et est prise d'un violent étourdissement. L'escalier roule comme une vague. Sara s'agrippe à la rampe. Ses jambes flanchent. Elle perd pied et tombe tête première, comme on tombe amoureux.

Où il est passé ce comique ? Comment j'ai pu me laisser entraîner ici, moi ?

Hubert se faufile entre les oeuvres en cherchant du regard Charles, son collègue de travail. Il se promène à l'aveuglette, les mains dans les poches et observe davantage les femmes présentes que les toiles accrochées aux murs. C'est la sœur de Charles qui peint ces drôles de tableaux et Hubert a franchement hâte de rejoindre Marianne au cinéma. Les

choses ne s'améliorent pas entre elle et lui, mais il préfère cent fois la compagnie de sa dernière maîtresse plutôt que cette exposition. Devant lui défilent des courbes sauvages, des traits de pinceau vifs et précis, trahissant un mélange d'érotisme et d'effronterie.

Il poursuit son vagabondage quand il aperçoit Charles près de la sortie. Il discute avec une femme. Hubert sursaute, son cœur s'affole. Comment a-t-il pu ne pas remarquer cette créature menue, en jeans et chemisier rose, cette chevelure bouclée, nouée en chignon sur la nuque ? Il s'approche, curieux de voir si elle est

aussi jolie de face que de dos. D'un ton trop dragueur, il lui dit :

– C'est naturel, ces frisettes ?

– T'es con ! lance Charles à Hubert en levant les yeux au ciel.

Sara éclate de rire. On lui a posé cette question au moins deux cents fois dans sa vie, mais cet homme devant elle a quelque chose de mignon qui l'attendrit sur-le-champ. Elle observe un moment sa tête grisonnante et ébouriffée. Il a opté pour la coiffure *je viens de me lever*, ce qui lui donne un air nonchalant et très sexy. Sara aime la mèche qui retombe sur son front et s' imagine la replacer du bout de

l'index. Avant que Charles n'ait le temps de faire les présentations, Sara engage la conversation.

– Vous aimez ? Je veux dire, les tableaux ? précise-t-elle en pointant les œuvres.

– J'y connais rien, à vrai dire... Je suppose que ça signifie quelque chose, tous ces coups de pinceau et ces gribouillages. Quant à moi, un enfant de cinq ans pourrait faire la même chose... Je ne sais trop ce que j'en pense... Et vous ? Vous...

Charles l'interrompt.

– Hubert, je te présente ma SOEUR, Sara...

Sara se met à parler rapidement pour dissiper le malaise qu'elle devine chez Hubert.

– Hé oui, c'est moi l'artiste de la *familia* ! Je serais donc mal placée pour vous dire que je n'aime pas..., rigole-t-elle. En fait, je les adore. Ce sont des inconsciences, sorties de nulle part et venues s'éclater sur de la toile blanche, vous voyez ? C'est très branché !

Elle badine, prend un ton hautain et condescendant. Hubert ne comprend pas qu'elle s'amuse à ses dépens. Et elle poursuit sur sa lancée.

– Je laisse aller ma main et tout mon corps, c'est comme de la danse vous voyez, c'est physique, viscéral ! Quand je peins, j'oublie le temps, je ne contrôle plus rien et alors, à un moment, je me réveille et c'est là. Le tableau est né d'un grand ballet et je tente de le déchiffrer. Non, je le laisse me raconter plutôt... Ou alors... C'est ésotérique, non ? Et je vous emmerde, pas vrai ?

Elle éclate de rire. Hubert est rassuré. Et follement amoureux.

Sara se laisse tomber comme dans un rêve. Sa tête se fracasse sur les marches, son front s'ouvre, elle tourne et retourne de tous les côtés, n'arrive pas à protéger son ventre. Elle ne crie pas et glisse comme Alice au pays des merveilles.

Hubert entend un bruit sourd. Il revient sur ses pas, ouvre la porte et trouve Sara, tout en bas de l'escalier dans une position étrange, comme une marionnette disloquée.

Panique. Beaucoup de sang. Ambulance.

À l'hôpital, on ne peut rien dire à Hubert sur l'état de santé de Sara. Elle est dans le coma. On tente de sauver le bébé dont on n'entend plus le cœur. Hubert cesse de respirer. Il a l'impression de rétrécir. Ou alors, c'est le corridor qui devient immense... Hubert s'enfonce dans le décor. Minuscule, il tient à peine sur ses jambes, regarde sa montre sans arrêt, fume cigarette sur cigarette, rentre, sort, s'assoit, se relève, fume encore. Il se laisse tomber sur un fauteuil et prie.

Hubert l'écoute et n'a qu'une envie : l'embrasser. Il découvre à nouveau les tableaux, mais cette fois, ils ne le laissent pas indifférent. Au contraire, les toiles l'allument et l'aspirent jusqu'aux entrailles de Sara.

Spontanée, elle s'accroche à son bras et lui fait refaire le tour de l'exposition en lui parlant de la création de chaque toile, des couleurs et de la lumière qui l'inspirent. Les mots qui sortent de sa bouche sont sucrés comme des

bonbons qui fondent doucement à l'oreille d'Hubert. Il en oublie l'heure, l'endroit où il se trouve et son rendez-vous avec Marianne.

Les pas du médecin résonnent dans le corridor et font sortir Hubert de sa torpeur. On n'a pas pu sauver le bébé. Une petite fille. Votre femme est toujours dans le coma. Non, nous ne savons pas pour combien de temps et ne sommes pas en mesure d'évaluer les séquelles de Sara.

Hubert se met à courir comme un animal en danger, comme si c'était la seule chose à faire. Son corps entre en mode mécanique et c'est comme une

machine bien huilée, programmée pour avancer, qu'il s'élance de toutes ses forces jusqu'au bout de la rue. À l'intersection, il ne s'arrête pas et le souffle court, les yeux mouillés, il tourne à droite. Ou à gauche ? Il fonce dans le vide. Il cherche un endroit calme. En attendant, le rythme de ses pas et le mouvement répétitif de ses jambes en train de courir ont le pouvoir d'arrêter le temps et de tuer la douleur.

Ils boivent coupe de vin sur coupe de vin, tout en faisant connaissance. Oui, il travaille au même collège que Charles, non il n'enseigne pas la philo mais le français. Il parle de son obsession pour les livres et des articles qu'il écrit à gauche à droite dans des magazines littéraires. Elle raconte son amour de l'art et son désir de peindre le monde entier. Hubert est ému devant la simplicité et la passion que dégage Sara. La grâce qui émane de chacun de ses gestes le stupéfie.

Un peu ivres, ils se retrouvent chez elle, font l'amour. Ils s'endorment l'un sur l'autre, emmêlés comme deux chats. Au petit matin, Hubert se rhabille lentement. Sara ouvre les yeux et tend la main vers lui. Il la prend dans la sienne un instant, l'embrasse et murmure *À bientôt.*

Il rentre chez lui, lâche un coup de fil à Marianne. S'excuse de ne pas l'avoir rejoint au cinéma. Une urgence. Pas de téléphone. Désolé, vraiment. Non, non, rien de grave. Marianne connaît Hubert et sa réputation de tombeur. Elle sait depuis le début que leur histoire ne va nulle part; la colère s'empare d'elle et elle lui fait cracher

le morceau. *J'étais avec quelqu'un hier soir, Mari... Pardon.*

Un mois plus tard, il part vivre avec Sara. Deux mois plus tard, il lui demande de l'épouser. Trois mois plus tard, Sara attend un bébé.

Elle a les lèvres douces et roses, un peu charnues. Hubert dit souvent que sa bouche est comme une fraise mûre. Les jours de bonheur, Sara se mordille la lèvre inférieure, perplexe de bien-être. Alors, Hubert lui chuchote à l'oreille : *Laisse-moi un petit bout de fraise, mon amour.*

Sara regarde dehors, ne voit rien. Seulement des images impressionnistes qui bougent de façon floue. Depuis la chute dans l'escalier, accident dont elle n'a pas souvenir, elle observe un monde auquel elle ne se mêle pas. Toujours près de la fenêtre, les pieds sur le calorifère, elle fixe le vide sans savoir d'où elle vient ni ce qu'elle fait là. Tous les jours, des sons hostiles parviennent à ses oreilles, un mélange de grincements, de vibrations, de cris d'enfants, toute

la panoplie des véhicules avec son bruit propre. Sara est bien trop fragile pour descendre l'escalier et se pointer le nez dehors.

– Tu viens Sara ? demande doucement Hubert.

Il lui tend le bras, l'aide à se lever. Elle crie, pleure, se débat comme une sauvage. Le quotidien d'Hubert. Elle s'agrippe à lui et le griffe. Elle supplie du regard cet inconnu qu'est devenu son époux. *Laisse-moi tranquille.* Il la saisit par les épaules et arrive à la maîtriser. Il lui tend un verre d'eau et un cocktail de médicaments fort puissants qui calment les nerfs et

chassent l'angoisse en deux minutes.

Elle sent le regard de l'homme sur elle, aimant et inquiet, et sur son visage, à travers le voile brumeux qui enveloppe sa conscience à cause des cachets, se dessine un faux sourire.

– On va sortir un peu, Sara... Tu vois comme il fait beau... La neige qui fond...

– Non ! Noooooon ! Noooooon ! hurle-t-elle.

Hubert s'impatiente et serre les dents. Sara gémit de plus en plus fort. Elle se met à se débattre et à donner des coups de poing à Hubert.

– Merde ! Merde ! Allez, Sara, saint-cibole !

Il la tient fermement par le bras. En se débattant, elle le griffe sur la joue et Hubert, surpris par la douleur, gifle Sara au visage. La claque résonne. Sara s'immobilise, essoufflée, les cheveux en bataille, de la salive coule de sa bouche. Hubert la regarde stupéfié et baisse les yeux, honteux d'avoir frappé son amour.

Ils marchent en silence. Sara se tient fermement au bras d'Hubert et avance en regardant droit devant elle, comme si elle ne voyait rien des gens qui vont et qui viennent, qui rient, rien des autos qui passent et des oiseaux qui chantent. Hubert au contraire, voit toute la vie qui grouille autour de lui. Puis il regarde Sara. Elle ne le voit pas. Une larme roule sur la joue d'Hubert.

– La chute a provoqué une amnésie irréversible, lance le médecin à Hubert. Elle n’a aucun repère. Dans sa tête, elle a sept ou huit ans. Et elle est terrifiée.

Hubert n’entend rien et ne veut qu’une chose, ramener son amour à la maison.

– Vous avez parlé avec la famille de Sara ? demande le médecin. Son frère vous a expliqué les différentes

possibilités ? Centre spécialisé ? Aide à domicile ? Sa mère a même pensé la ramener dans Charlevoix... N'oubliez pas, Sara n'a aucune idée de qui vous êtes. Vous occuper d'elle seul, c'est un travail à temps complet...

Hubert fixe le plancher.

– Elle est attendue à New York dans quatre mois. Elle a des tableaux à peindre, un voyage à préparer..., chuchote-t-il pour lui-même.

Il lève les yeux et dévisage le médecin. Hubert sait qu'il n'entendra pas ce qu'il souhaite.

Elle regarde les oiseaux sautiller de toit en toit. De la fenêtre, le bruit des voitures qui passent dans la rue la fait sursauter et le crissement vif des pneus sur l'asphalte fait monter la peur. Chaque grondement l'entraîne plus profondément à l'intérieur d'elle-même, là où il n'y a ni bruit, ni lumière, ni chaleur. Elle respire lentement. Elle ne se concentre pas trop sur son souffle. Elle craint de détraquer l'ordre naturel de l'air qui entre et sort de ses poumons.

*Et si je ne savais plus comment faire...
Si mes poumons ne se souvenaient plus et
s'endormaient... S'il n'y avait plus d'air
nulle part... Si tout le monde continuait à
respirer sauf moi...*

Son corps se crispe. Ses mains
autrefois agiles, tachées de couleurs
et maniant le pinceau comme une
plume, ses deux mains maintenant
molles et si fragiles, deviennent
moites. Sa gorge s'assèche.

*Mais non, il y aura toujours un autre
souffle...*

Et cette pensée d'une respiration
éternelle la fait basculer. Trem-

blements, hurlements. Elle se jette par terre, se tient la tête et n'arrive plus à respirer. Hubert, alerté par les cris, court au salon. Il la prend très fort dans ses bras pour arrêter les spasmes.

– Je suis là, mon ange...

– J’en peux plus, Charles..., murmure Hubert, au téléphone.

Il se lève, marche jusqu’à la chambre, s’assure que Sara dort et ne peut l’entendre. Depuis l’accident, il n’est plus l’amant mais le papa d’une enfant de vingt-neuf ans qui a peur de lui.

– Je suis toujours là, à courir, à surveiller. Elle me saute dessus, crie, pleure... Ça va faire un an... J’ai plus un sou...

Il a demandé un congé sans solde du collège, a contacté la galerie de New York pour annuler la participation de Sara à l'exposition et a transformé la chambre de bébé en bureau où il écrit ses articles.

– Si au moins elle dessinait... Si elle me souriait... Je peux pas croire, Charles... Je sais bien ce que le médecin a dit...

Il ne peut dire à Charles qu'il n'arrive pas à aller de l'avant, à oublier et à poursuivre sa vie. Qu'il a envie de tout laisser tomber, mais qu'il ne peut se résoudre à abandonner Sara. Qu'il a revu Marianne et qu'il se sent coupable. Qu'il en veut à Sara d'être

ce qu'elle est à présent.

La perte de son amour et de sa fille lui trouble l'âme et le corps. Souvent, il imagine la mort de Sara comme unique délivrance.

Elle a recommencé à fréquenter son atelier. Elle n'y est jamais retournée depuis la chute, mais ces jours-ci, comme une petite bête apprivoisée un nouvel environnement, Sara retrouve l'atelier. Tout est demeuré intact, comme si une fée y avait jeté un sort. Les meubles sont recouverts d'une fine couche de poussière qui brille au soleil. C'est la pièce la plus éclairée de l'appartement. Deux grandes fenêtres à volets et moulures de bois peintes en blanc donnent sur la cour arrière,

verte et silencieuse.

Les murs blancs enveloppent Sara d'un calme mystérieux. Elle s'assoit par terre, au centre de la pièce et observe tout ce qui l'entoure. Parce qu'elle ne reconnaît pas ses couleurs, ses toiles vierges, ses papiers chiffonnés, pas plus qu'elle ne s'approprie les tableaux plus grands que nature empilés le long du mur, les esquisses, les portraits au crayon de bois. Elle est simplement hypnotisée par tout ce que contient cette chambre et qui lui apparaît comme l'endroit le plus paisible au monde.

Il pleure en la regardant de dos. Elle fouine dans l'atelier où elle passait ses jours autrefois. Hubert a l'impression que tout est comme avant pendant quelques minutes et se surprend à rêver que cela dure toujours. Il s'approche de Sara, elle sursaute. Il l'entoure de ses bras et la serre très fort. Sara tente de s'arracher aux bras de l'homme. Hubert ne peut se résoudre à laisser aller cette vision de Sara. Il relâche pourtant sa femme, l'embrasse sur le front et sort de l'atelier.

Hubert et Sara sont assis par terre, dans le salon. Autour d'eux traînent papiers à dessin, crayons de couleur et pinceaux. Hubert prend un crayon et le tend à Sara. Elle ne sait trop comment manipuler l'objet. Hubert prend un nouveau crayon et se met à gribouiller.

– Comme ça, tu vois, ma douce ? Tu sais le faire, allez...

Sara tient mollement le crayon bleu

dans sa main et trace des lignes très pâles sur le papier. Hubert prend la main de Sara et trace des lignes courbes. La feuille se remplit et Hubert, tenant toujours la main de Sara, insiste et appuie de plus en plus fort sur la pointe de son crayon qui finit par casser. Sara sursaute. Il lui caresse les cheveux. Il prend alors un pinceau à poils fins. Il tourne la main de Sara et effleure la paume avec le pinceau. Sara regarde Hubert et semble amusée. Hubert lui sourit.

– Ma toute belle..., murmure-t-il.

Il monte doucement, de la paume au poignet puis, sur tout le bras de

Sara. Il s'attarde à l'intérieur du bras, très doucement. Sara se tortille un peu comme une enfant qui se fait chatouiller. Hubert remonte avec le pinceau jusqu'au cou et à la nuque de Sara. Il s'approche d'elle et lui touche un sein. Surprise, Sara recule violemment. Elle se jette à plat ventre et ne bouge plus. Hubert s'approche et essaie de rassurer Sara en lui frottant le dos. Elle sursaute dès qu'il la touche et crie. Il soupire et se prend la tête.

– Je suis cave... Excuse-moi, Sara

Il essaie de voir le visage de sa femme, mais elle reste au sol, immobile.

Hubert entre dans l'atelier. Sara est debout, de dos et elle regarde par la fenêtre ouverte. L'air froid entre dans la pièce et joue sur la robe de nuit de Sara. Hubert frissonne. Il la regarde longuement. Cette image lui rappelle la première fois où il l'a vue.

Il se met à rire soudainement, certain que, par miracle, Sara est guérie. Il s'approche lentement derrière elle et l'enlace. Il approche son visage du cou de Sara et la respire très fort, en

riant et en pleurant. Il a l'air d'un fou. Sara se retourne et fait face à Hubert. Son visage, ses mains et sa robe sont tachés de peinture bleue. Elle tente de se dégager de l'étreinte. Hubert ne voit pas la détresse de Sara et continue de la serrer fermement.

La lutte de Sara et l'étreinte d'Hubert s'intensifient et se transforment en ballet. Hubert empoigne Sara d'une main violente. Il prend tout à coup la tête de sa femme et plonge son visage dans son cou. Sara étouffe. Elle cherche à frapper Hubert, enfonce ses ongles dans son dos, donne des coups avec ses jambes. Hubert, comme s'il ne sentait pas les griffes

et les coups de Sara, la maintient contre lui de toutes ses forces, jusqu'à l'immobilité.

Les pieds de Sara sont inertes et traînent sur le plancher, ses bras ont cessé de se débattre et pendent maintenant le long de son corps. Hubert se met doucement à tourner sur place, comme s'il valsait avec son amour.

CET OUVRAGE A ÉTÉ FORMATÉ
EN PDF POUR ÊTRE DISTRIBUÉ EN
LIVRE NUMÉRIQUE.

Lauréate du concours « Pleins yeux sur la nouvelle » (*Des pas dans la neige*, 2008), Valérie Forgues présente ici une nouvelle émouvante où, dans le hasard des jours, la tragédie amoureuse surgit de l'éternelle humanité.



ISBN 978-2-922930-52-8



Couverture: *Big Bang*, Isabelle Alain